BnF Gallica

Souvenirs de Deûsto, 1881-1882. Le frère Jean-Charles de Sainte-Anne (M. Armand de Pichard de Latour), ancien conseiller [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Souvenirs de Deûsto, 1881-1882. Le frère Jean-Charles de Sainte-Anne (M. Armand de Pichard de Latour), ancien conseiller à la cour d'appel de Bordeaux. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

L27n
33780.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

988

SOUVENIRS DE DEÛSTO

1881-1882

DÉPÔT LÉGAL
GIRONDE
N.e 288
1882

LE

FRÈRE JEAN-CHARLES

DE SAINTE-ANNE

(MONSIEUR ARMAND DE PICHARD DE LATOUR)

Ancien Conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux.

Conserver la Couverture

BORDEAUX

IMPRIMERIE ADRIEN BOUSSIN

20, rue Gouvion, 20

1882

L 27
11
83780

SOUVENIRS DE DEÛSTO

1881-1882

LE

FRÈRE JEAN-CHARLES

DE SAINTE-ANNE

(MONSIEUR ARMAND DE PICHARD DE LATOUR)

Ancien Conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux.

BORDEAUX

IMPRIMERIE ADRIEN BOUSSIN

20, rue Gouvion, 20

—

1882

Ln 27
33780.

I

LE FRÈRE JEAN-CHARLES

DE SAINTE-ANNE

(M. Armand de Pichard de La Tour.)

Il fait bon, par une belle journée de mai, franchir la Bidassoa et traverser le Guipuscoa, l'Alava, la Biscaye en touchant terre un instant à Miranda, sur la province de Burgos, après avoir salué l'Ebre à Vitoria.

Les splendeurs de la vallée d'Ordonia vue à vol d'oiseau de la ligne du chemin de fer du Nord, une descente à Miravalles au couchant du soleil, un *Ave Maria* à Saint-Nicolas de Bilbao, quand les ombres du soir enveloppent la cité — dont la façade porte encore les nobles cicatrices de la guerre carliste ; les senoras abaissant le vasistas de leurs balcons vitrés après un dernier sourire aux étoiles; les gardes de nuit faisant leur ronde, s'assurant de la main que les portes des maisons sont bien fermées et éteignant les reverbères partout où la lune projette ses rayons;

une ascension jusqu'au plateau de Bégonia à l'heure où tout repose à ses pieds, et une prière auprès du *Christ au roseau* devant lequel brûle une petite lampe dans la niche d'un coin de rue : c'est ce qu'en l'espace de quelques heures peut connaître un pèlerin sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, — c'est ce que je connaissais le samedi 7 mai de l'an de grâce 1881.

Le lendemain de grand matin je faisais visite à Notre-Dame-de-Bégonia, et je relevais en passant, à la porte d'un cimetière où l'on arrive après avoir gravi 260 marches, cette inscription écrite en espagnol :

Ici finit le plaisir des impies
Et commence la gloire des justes.

Un sentier à travers champs me conduisait, plus haut encore, au couvent des Carmes où le T.-R. P. Pierre, de si pieuse mémoire à Bordeaux, poursuit son œuvre de fondations — dans un pays qui reconnaît encore l'existence légale des congrégations religieuses, — et par la rampe de la citadelle je descendais à la cathédrale où l'on chantait grand'messe en l'honneur du patronage de saint Joseph.

A trois kilomètres au nord-est de Bilbao, sur la rive droite de l'Ansa, et sur les dernières pentes de la montagne, s'élève une construction carrée dont la façade regardant le couchant porte un campanile percé de deux ouvertures et couronné d'une croix de fer. L'inscription 1881 indique un bâtiment à peine achevé.

C'est le couvent des Passionnistes de Deûsto.

A neuf heures du matin, le dimanche 8 mai, nous descendions du *tramvia* qui fait le service continuel de Bilbao à Portugalette, et prenant sur la droite un sentier où deux personnes seulement peuvent passer de front, nous arrivions après dix minutes de voyage en zig-zag entre des haies en fleur et des jardins à la porte de la chapelle. Après une visite à ce sanctuaire qu'il nous

tardait de connaître, nous faisions le tour du couvent, et par une petite porte à l'est nous entrions dans un couloir, puis dans une grande salle, en dehors de la clôture, où M. Armand de Pichard nous attendait avec son Supérieur et Mme et M. de Carbonnier de Marsac, fille et gendre de notre ami. A peine eûmes-nous le temps d'échanger quelques paroles et de donner un souvenir à ceux qui avaient demandé que leurs noms, leurs regrets et leurs vœux fussent rappelés à leur compatriote par les pèlerins de Bordeaux, que notre ami donnant lui-même le signal, nous dit avec un sourire : maintenant, à la chapelle, pour la grande cérémonie. Les dames durent sortir pour entrer ensuite dans le sanctuaire par la porte extérieure, les hommes traversèrent le couvent et entrèrent par le chœur. Là, derrière l'autel, je serrai la main du R. P. Xavier de Bengy qui avait précédé la caravane et devait prononcer le discours de vêture, et dès ce moment je me sentis saisi d'une émotion profonde qui ne devait plus m'abandonner jusqu'à la fin de la cérémonie.

Ce n'était pas la première fois que j'assistais à pareille solennité. Mais celle qui commençait revêtait à mes yeux un caractère de grandeur et d'auguste beauté que je n'avais pas encore connu. Je sentais qu'au milieu des malheurs de notre patrie, livrée par une permission du ciel aux mains des sociétés secrètes qui ferment les couvents et les écoles, la lumière se levait dans les ténèbres sur les hommes au cœur droit, et que le magistrat qui déposait à cinquante ans sa toge de conseiller à la Cour pour endosser le froc de bure noire du Passionniste renouait pour sa part, et avec toute la noblesse de sa race, les traditions de la France de saint Louis. — « Les moines ont fait la France. » — Les moines la referont. C'est l'histoire d'hier, c'est le pressentiment non trompeur resté dans l'âme des hommes du siècle qui ont eu l'honneur de se trouver face à face, dans les couvents violés, dans les cellules crochetées, avec les cyniques exécuteurs des décrets du 29 mars.

A la suite de la communauté, se rendant processionnellement

de la sacristie au sanctuaire, le novice s'est avancé dans l'attitude, à lui familière, d'un chrétien du monde, portant encore à la boutonnière la rosette de l'ordre pontifical qu'il tenait de Léon XIII.

Après un instant d'oraison il se relève, et le P. Xavier, debout sur les marches de l'autel, fait entendre à l'ami qu'il connaît depuis plus de trente ans, à sa famille et à ses témoins un discours qui serait la meilleure preuve de la vocation de M. de Pichard, s'il fallait encore des preuves.

Nous remercions du fond du cœur le Supérieur espagnol et le Maître des novices italien du couvent de Deûsto de nous avoir permis d'entendre dans notre langue maternelle l'histoire et l'éloge de notre ami, — dont nous disions tout bas :

Il a trop de vertus pour ne pas faire un prêtre.

Le R. P. Xavier avait pris ce texte précis et fort comme toutes les paroles du divin Maître : *Non vos me elegistis sed ego elegi vos*... Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est *moi* qui vous ai choisi. — « Quand Jésus-Christ a parlé et que le chrétien a obéi, la sagesse humaine n'a plus à discuter si le novice de demain aurait mieux fait de rester dans le monde. Tout est dit par Celui après lequel on ne peut rien dire que pour le servir et confirmer dans sa voie celui qui est appelé à une vie plus parfaite. »

Ce texte, cette idée ont été développés dans un langage et avec des gestes pleins d'autorité, et l'on sentait que dominant son émotion fraternelle l'illustre enfant de sainte Thérèse et le directeur émérite des consciences avait à cœur de gagner devant les anges et les hommes la cause qu'il défendait.

Nous avons la confiance que, reproduit dans son entier, ce discours de vêture viendra bientôt consoler et édifier les nombreux amis qui n'avaient pu prendre la route de Saint-Jacques et faire un pèlerinage digne des beaux jours de la Foi.

Le P. de Bengy n'a rien oublié des titres que M. de Pichard

avait à cet appel miséricordieux du divin Maître. — La famille, la magistrature, les œuvres catholiques, en particulier celles des conférences de Saint-Vincent de Paul et du patronage des apprentis et ouvriers ont vu et goûté les dons de cette âme généreuse et modeste, déjà si assouplie à la loi du devoir et du sacrifice.

Mais, où l'on a senti surtout l'orateur de la race des saints et le fils d'un premier président, c'est quand le P. de Bengy a rendu hommage à son ami d'avoir si bien compris les redoutables devoirs de la magistrature — dont il avait su faire un sacerdoce — et quand il a ajouté en terminant : « Quelle sera votre récompense pour avoir ainsi brisé les liens formés jusqu'à ce jour entre vous et un monde qui connaît vos services et leur rend d'éclatants hommages ?

» Ecoutez Notre Seigneur parlant à ses disciples : Vous qui m'avez servi, vous siégerez un jour avec moi, jugeant les douze tribus d'Israël. C'est encore une judicature que le ciel vous réserve. Mais, quelle judicature et quel honneur ? Vous jugerez au tribunal de Dieu, jusqu'aux anges mêmes, suivant l'expression d'un Père de l'Eglise. »

Quelques instants après, dépouillé de sa redingote, revêtu de la longue robe noire, la ceinture de cuir autour du corps, une couronne d'épines sur la tête, une croix de bois sur l'épaule droite, Frère Jean-Charles de Sainte-Anne bénissait Dieu et ses saints de lui donner une seconde vie pour commencer un apostolat dont la France, espérons-le, ne sera pas la dernière à goûter les fruits.

A midi et demi, dans la salle où nous avions été introduits le matin, nous recevions l'accolade du novice et avions le bonheur de prendre place à la table qu'il présidait, ayant sa fille à sa droite et en face de lui le R. P. de Bengy. Aucun Père Passionniste n'y était assis ; mais après le repas conventuel, le Supérieur, le Maître des novices et le P. Pacifique qui, la veille, nous avait accueillis en gare, vinrent causer avec nous durant la récréation et nous invitèrent à revenir à quatre heures, après avoir visité Portugalette.

L'Océan avait des majestés nouvelles sur ces bords du golfe de Gascogne, au pied de la digue qui commande l'embouchure de l'Ansa, entre les côtes déchirées au levant et la montagne conique et verdoyante, couronnée de sa forteresse, qui limite la baie au couchant. Un ciel qui rappelait celui de l'Italie formait le fond du tableau, sur lequel se détachaient avec une pureté parfaite la ligne de l'horizon en mer et les crêtes des monts à droite et à gauche. La sonnerie des églises, assez semblable à celle des cloches des grands troupeaux, pressés par le pasteur de rentrer du pâturage, joignait leur charme original à celui d'un peuple en fête aux regards du soleil de mai.

Peu après notre retour à Deûsto, nous vîmes arriver, sous la conduite de son maître, le cher novice qui venait d'essayer dans la campagne ses sandales neuves et son chapeau aux longs bords relevés.

On causa encore des amis, des œuvres, de la France, de Bordeaux, tout en déchargeant un plateau couvert de petits gâteaux à la couleur et à la saveur espagnoles.

Une touchante cérémonie de vœux nous ramena sous les voûtes de la chapelle.

Il nous fut donné, à la suite, de visiter la sacristie et le chœur formant tribune grillée, au-dessus de la porte d'entrée, à hauteur du premier étage, où la communauté passe six heures en prières chaque jour, une heure et demie la nuit. La clôture fut levée pour les hommes, et je vois encore, au second étage, la troisième croisée au midi en venant du couchant, croisée de la cellule de Frère Jean-Charles de Sainte-Anne, où, pendant un an et un jour de probation, il étudiera son âme devant Dieu et sous la direction des maîtres de la vie spirituelle.

Cette cellule est la première à gauche de l'escalier qui y conduit et au haut duquel, souriant et à l'aise comme un homme qui est bien chez lui, notre ami a disparu pour nous, quand nous cherchions encore à le voir, à lui parler. La cloche du cloître avait sonné, et sa retraite soudaine m'a rappelé le

mot à la dérobée de M. de Ravignan à ses camarades qui venaient voir ce qu'il faisait au séminaire de Saint-Sulpice : « C'est fini ! »

C'était bien fini, en effet. Quelques heures après, en diligence, menée tantôt par des mules, tantôt par des bœufs, je roulais de nuit, mais au clair de lune, de Bilbao à Zumarraga par Durango. L'église de Zumarraga recevait une dernière prière au pied d'un tabernacle sur le sol d'Espagne. Je saluais Saint-Jean de Tolosa, la citadelle de Saint-Sébastien, le port de Passage et les ruines du collège où la Compagnie de Jésus a élevé plus d'un enfant de la France, la chapelle de Notre-Dame de la Guadeloupe, au-dessus du pittoresque mamelon de Fontarabie, Irun, Hendaye et la côte découpée des Basses-Pyrénées, de la frontière à Bayonne; et en quittant Dax je récitais, en passant devant le berceau de saint Vincent de Paul et l'oratoire de Notre-Dame de Buglose, une dernière prière de pèlerin pour notre ami, nos œuvres catholiques et la France.

F. Rozat.

II

ALLOCUTION

Prononcée le 8 mai 1881

DANS LA CHAPELLE DES RR. PP. PASSIONISTES DE DEUSTO (Espagne)

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisi, afin que vous marchiez, que vous produisiez des fruits, et que ces fruits demeurent pour la vie éternelle. — Ces paroles sont de N.-S. J.-C.

M. F.,

Un jeune homme, nous dit le saint Evangile, qui avait reçu du ciel les dons de la naissance et de la fortune, *quidam princeps*, préoccupé de la grande affaire que J.-C. a déclaré être la seule nécessaire, se présente un jour devant le divin Sauveur des hommes, et s'adressant à lui avec une sainte confiance, il lui dit : « Bon Maître, que dois-je faire pour mériter de posséder un » jour la vie éternelle ? » *Magister bone, quid faciens vitam æter-*

nam possidebo ? Jésus lui répondit : « Si tu veux arriver à la vie, » observe les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi serva mandata.* Ce jeune homme possédait un cœur pur ; il avait su, dès le premier âge de la vie, ployer sa volonté sous le joug de la loi de Dieu, et il fut assez heureux pour pouvoir répondre à celui qui sonde les cœurs : « Maître, je les ai tous observés depuis ma jeunesse, *Magister, omnia hœc custodivi à juventute meâ ;* puis il ajouta : « Maintenant que me reste-t-il à faire ? » *Quid adhùc mihi deest ?*

Observez, M. F., ce qui va se passer ; je ne crois pas qu'il y ait dans la vie de l'homme un moment qui soit plus solennel, qui soit plus décisif aussi pour son éternité. C'est celui, en effet, où Dieu parle à une âme pour décider de son sort, ou épris de cette âme, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il la somme en quelque façon d'avoir à se prononcer entre le monde et lui, entre la créature et le Créateur ; d'avoir à faire son choix entre le ciel et la terre. Moment dont nul ne pourra concevoir, s'il ne l'a éprouvée, l'indicible émotion, que celui où la voix de Dieu pose au fond de la conscience de l'homme avec une irrésistible autorité la grande question de la vocation religieuse.

Que va-t-il donc se passer en ce moment ? « Jésus, nous dit » l'Evangile, regarde le jeune homme. » *Jesus autem intuitus eum.* Il plonge sur lui ce regard qui pénètre dans l'âme plus profondément qu'un glaive à deux tranchants, selon l'expression de saint Paul, *penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ ;* il abaisse sur lui ce regard miséricordieux et bienfaisant qui prend sa source dans son cœur et d'où découle l'amour ; car, en même temps qu'il le regarde, il l'aime, dit le texte sacré, *Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.* Et pour gage de son amour, il lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends tout » ce que tu as ; donnes-en le prix aux pauvres, puis, viens et » suis-moi, et tu posséderas un trésor dans le ciel. » *Si vis esse perfectus, vade, vende quæ habes et da pauperibus ; veni, sequere me, et habebis thesaurum in cœlo.*

Infortuné jeune homme ! qui ne sut pas répondre à de pareilles avances. Il possédait de grands biens, son cœur s'y était attaché, et il ne sut pas briser ces attaches, *habebat enim multas possessiones*. Il s'en alla la tristesse dans le cœur, *abiit tristis*. Et saint Jérôme, commentant ce mot de l'Evangile, a dit dans un langage qui pourra paraître sévère : « Il s'en alla triste, parce qu'il s'en alla damné, » *abiit tristis, abiit damnatus*.

Quoi qu'il en soit, M. F., ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce malheureux jeune homme venait de repousser la grâce la plus singulière que Dieu puisse faire à un homme ici-bas, la grâce de l'appel à la vie parfaite, la grâce de la vocation religieuse. Quels sentiments durent s'élever en ce moment dans le cœur d'un Dieu qui vient de voir son amour méprisé ? Si l'Evangile ne nous le dit pas formellement, il nous le fait clairement pressentir ; car c'est sous l'empire des sentiments qu'un tel outrage a éveillé en lui, que le Fils de Dieu lança contre la richesse, qui forme de telles attaches à la terre, de si redoutables anathèmes, que les Disciples en furent saisis de stpueur. *Discipuli autem obstupescebant in verbis ejus*.

N'est-ce pas là une partie de votre histoire que je viens de raconter, mon cher frère, en racontant l'histoire du jeune homme que nous a fait connaître l'Evangile ? N'étiez-vous pas ce jeune homme que la naissance et la fortune avaient comblé de leurs faveurs, mais qu'elles n'ont pu séduire par leurs charmes et dont l'esprit n'a pu être détourné un seul jour de la pensée la plus digne d'occuper tout esprit vraiment sage, la pensée de votre éternité ? N'étiez-vous pas ce jeune homme au cœur pur, à la volonté inflexiblement ployée sous le joug de la loi de Dieu, vous qui, comme le jeune homme de l'Evangile, vous êtes adressé au Sauveur des hommes avec une sainte confiance dès le début de la vie, et qui lui avez demandé de vous résoudre le grand problème de vos destinées éternelles ? *Quid faciens, vitam æternam possidebo?* Il vous a répondu comme à lui : « Si tu veux arriver à la vie, observe les commandements, » *si vis ad vitam*

ingredi, serva mandata. Or, j'ai ici des témoins, et tous atteste-ront avec quelle fidélité vous les avez observés, tous diront que, comme le jeune homme de l'Evangile, vous avez pu avec la même assurance répondre, à tous les âges de la vie, à celui qui lit dans les cœurs : « Maître, je les ai tous observés depuis ma jeunesse, *Magister, omnia hœc custodivi à juventuee meâ.* Un jour, vous avez ajouté comme lui : « Maintenant, que me reste-t-il à faire ? » *Quid adhùc mihi deest ?* Je dirai tout à l'heure la réponse qui vous a été faite.

En attendant, mon cher frère, il a plu à la Providence de Dieu de vous faire accomplir les devoirs qui, d'ordinaire, s'imposent aux hommes que leur vocation a fixés dans le monde. Dieu sans doute voulut par là donner encore plus de prix au sacrifice qu'il se proposait de vous demander un jour et en faire en quelque sorte un objet de ses récompenses. J'ai bien des raisons pour le croire, car, dût votre modestie en souffrir, je dois à la vérité de le dire, ces devoirs qui font comme le fond de la vie de l'homme du monde, vous les avez tous accomplis avec une fidé-lité inviolable.

Après avoir été le plus tendre et le plus soumis des fils, vous avez été le plus pieux et le plus fidèle des époux, le plus dévoué des pères, le plus oublieux de vous-même, le plus chrétien surtout dans toute l'acception, dans toute la vérité, je dirais volontiers dans toute l'austérité de ce mot.

Dieu, ainsi que vous l'estimiez vous-même, Dieu vous avait donné un fruit de bénédiction pour fermer des blessures que la main de la mort avait faites à votre cœur, à un de ces âges de la vie où il semble que notre cœur doive être invulnérable. Tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un père, tout ce qui peut charmer et consoler son cœur, tout cela vous a été prodigué. Vous aviez raison de le dire, c'était vraiment un don du ciel ; et aujourd'hui que vous rendez à Dieu le don qu'il vous a fait, vous nous donnez par là la plus juste mesure de toute l'étendue et de toute la générosité de votre sacrifice.

Mais, ce n'était pas assez pour vous de la pratique des devoirs et des vertus de la vie de famille, vous avez voulu y joindre encore la pratique des vertus et des devoirs de ce que l'on nomme la vie publique. La Magistrature qui remplit ici-bas une mission vraiment divine, selon que Dieu lui-même en témoigne : *Ego dixi, Dii estis, et filii excelsi omnes*. « J'ai dit, vous êtes des Dieux et les fils du Très-Haut, » la magistrature, dis-je, était bien faite pour attirer vos regards. N'aviez-vous pas d'ailleurs les qualités qui font le magistrat ? la gravité du caractère et des mœurs, l'amour vrai de la justice et du bien, l'ardeur et la persévérance dans le travail, le calme et l'impartialité dans les délibérations, la sûreté dans les décisions. Vous aviez par dessus tout, laissez-moi vous le dire, vous aviez par dessus tout la vertu, et avant d'aborder une aussi redoutable carrière, vous vous étiez sans doute redit bien des fois à vous-même quelles sont les conditions qu'exigent nos livres : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates*, « ne prétends pas être juge, si tu ne » peux par l'exemple de ta vertu combattre l'iniquité ; » aussi, l'exercice des hautes fonctions de la magistrature a-t-il toujours été pour vous ce qu'il doit être pour tout magistrat chrétien, un véritable sacerdoce, et l'estime que vous avez conquise au sein de votre corps, les justes regrets qu'y a causés votre départ disent bien mieux que ne pourraient le faire mes paroles quel magistrat vous avez été.

Cependant, je dois en faire l'aveu, les qualités du chrétien ont encore dépassé en vous celles de l'homme de la vie privée et celles de l'homme de la vie publique. Les dignes émules de votre zèle dans ces œuvres de foi et de charité auxquelles vous aviez consacré votre vie, — qui ont voulu vous suivre jusque sur le sol de la catholique Espagne pour vous y donner un témoignage public de leur estime et de leur fraternelle affection, — diront beaucoup mieux que je ne pourrais le faire ce qu'a été en vous le marguillier de la Métropole, le président de la Société de Saint-Vincent de Paul, et plus particulièrement encore le prési-

dent général de l'Œuvre des Patronages, au sein desquels votre nom sera longtemps encore vénéré et béni.

Cependant, mon bien cher frère, un jour est venu où vous vous êtes en quelque façon retourné sur vous-même. Vous avez regardé tout autour de vous, vous avez fait défiler devant vos yeux le passé, et du regard vous avez interrogé l'avenir. Hélas ! vous avez vu le deuil et la solitude qui venaient de s'asseoir à votre foyer ; la main de la mort y avait frappé à coups redoublés. Vous y avez cherché, et vainement cherché, ce père vénéré, modèle accompli de l'homme d'honneur et de devoir ; cette mère tendrement aimée, en qui vous admiriez les vertus modestes et fortes qui semblent, hélas ! n'être plus de notre âge ; cette belle-mère, en qui, mieux que tout autre, vous aviez su apprécier cette haute distinction qui la rendait si digne de porter le nom de Ravez.

Cependant, Dieu, dans sa paternelle prévoyance, avait ménagé à votre cœur une compensation à tant de maux. Une de ces familles, en qui l'honneur uni aux plus solides comme aux plus aimables qualités, paraît être de tradition, avait ouvert ses bras à votre chère enfant. La naissance, la distinction, la fortune s'étaient comme donné rendez-vous pour élever un de ces foyers où le bonheur le plus pur devait venir s'asseoir en compagnie de l'honneur et de la vertu. Vous aviez droit encore au bonheur.

Vous avez ensuite porté vos regards sur cette Cour de Bordeaux, si féconde en grands magistrats, qui a été présidée dans la suite des âges par les Montaigne, les Montesquieu, les Ravez ; sur cette vieille et noble Cour dont vous aviez eu l'honneur, pendant près de dix ans, de partager les travaux, dont vous aviez eu l'heureux sort de conquérir l'estime, unie chez la plupart de ses membres, et en particulier chez son illustre chef, à une cordiale sympathie. Comme Jésus à la vue de Jérusalem, n'avez-vous pas versé quelques pleurs en songeant aux ruines dont elle est menacée ?

Vous avez enfin jeté les yeux sur ces œuvres, fruit en partie

de vos labeurs, associés à ceux de vos nobles confrères, et ici encore vous avez pu verser bien des pleurs en les voyant, ces œuvres aussi humanitaires que chrétiennes, si injustement attaquées, parfois si cruellement frappées, peut-être inexorablement vouées à la mort, si la main de Dieu ne les soutenait.

Ne vous êtes-vous pas souvenu en ce moment du sacrifice que le Fils de Dieu offrait à la justice de son Père, en contemplant tant de maux auxquels jusque-là il n'avait pu, ce semble, procurer encore qu'un insuffisant remède? N'avez-vous pas dit comme lui, en lui empruntant ses propres paroles et en vous adressant à son Père : *opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam?*... « Père céleste, j'ai accompli toutes les œuvres que » vous m'aviez données à accomplir, » et comme ce jeune homme dont le cœur pur ne sut pas être généreux, vous avez ajouté : « Maintenant, que me reste-t-il à faire ? *Quid adhùc mihi deest ?* »

Moment solennel, mon bien cher frère, moment à tout jamais béni ! moment dont toute l'éternité ne suffira pas à reconnaître l'inappréciable bienfait, que celui où le regard de Dieu s'est abaissé sur votre âme et où il s'en est en quelque sorte épris : *Jesus autem intuitus cum, dilexit eum*. Pour gage de son amour, il vous a dit comme au jeune homme de l'Evangile ! « Veux-tu entrer dans la voie qui mène à la perfection ? *Si vis esse perfectus?* » Et plus heureux, mieux inspiré surtout que ce malheureux esclave des biens de la fortune, vous avez répondu sans hésitation : oui, Seigneur, je le veux.

Ah ! laissez-moi un instant soulever un pli de ce voile qui recouvre les mystères de la grâce, laissez-moi confier à cet auditoire si uni à tous les sentiments qui partagent nos cœurs, ce que votre vieille amitié a confié un jour à la mienne. A Rome, aux pieds sacrés de Léon XIII, à Rome encore, dans cette pieuse église de Saint-Jean-et-Saint-Paul, un jour que vous étiez agenouillé devant la dépouille mortelle, — je pourrais mieux dire devant la dépouille immortelle — de ce grand saint que Dieu

avait résolu de vous donner pour père, quelle vive lumière a soudain envahi votre esprit ; quelle joie douce et sereine a pénétré dans votre cœur ; quelle ferme et paisible énergie s'est emparée de votre volonté ! A partir de ce moment, plus d'hésitation, plus d'incertitude, plus de trouble. Une inébranlable conviction vous domine. Une voix plus retentissante que la voix de la foudre vous crie au fond de l'âme : « Tu seras un fils de la croix, tu seras un disciple de la Passion du Sauveur ; quitte tout, viens et suis-moi. *Vade, vende quæ habes, veni, sequere me.* » Et comme saint Paul, quand la main de Dieu l'eut terrassé sur le chemin de Damas pour en faire un vase d'élection, vous vous êtes relevé et vous avez dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* » Et comme il le fit pour l'apôtre des nations, Dieu, en quelque sorte, vous a pris par la main et il vous a conduit lui-même aux pieds de cet autel où tout à l'heure nous vous verrons agenouillé pour lui offrir les prémices de votre sacrifice.

Mais laissez-moi, Mes Frères, revenir sur mes pas et reprendre, où je l'ai laissé, le récit de l'Evangile.

Nous avons entendu, M. F., les anathèmes que J.-C. prononçait contre les coupables attachés à la richesse; nous avons vu la stupeur des Disciples en entendant de telles malédictions sortir de ses lèvres si douces : *discipuli autem obstupescebant in verbis ejus.* — L'un d'eux cependant osa élever la voix, et enhardi par le témoignage de sa propre conscience, Pierre dit au divin Maître : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre, quel sera notre sort, *ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te, quid ergò erit nobis. ?* » La confiance du disciple ne déplut pas au Maître, et prenant le ton solennel de l'adjuration qu'il ne prend que lorsqu'il veut affirmer les vérités les plus hautes. Jésus lui répondit : « En vérité, je vous le dis ! » *Amen, dico vobis !* « Vous,
» qui avez tout quitté pour me suivre, au jour de la régénération
» générale, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de
» Sa Majesté, vous serez assis, vous aussi, sur des trônes pour
» y juger avec lui les douze tribus d'Israël. » *Cùm sederit Filius*

hominis in sede Majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes; judicantes duodecim tribus Israël.

Voilà donc, mon cher frère, voilà donc l'échange que vous allez faire tout à l'heure. En descendant de l'un de ces siéges du haut desquels la justice humaine rend ici-bas ses arrêts, vous mériterez de monter un jour sur l'un de ces siéges sublimes qui entoureront le trône glorieux de la Majesté divine, *cùm sederit Dominus in sede Majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes ;* vous serez invité à rendre avec lui des arrêts ; *Judicantes duodecim tribus Israël;* vous serez l'un des assesseurs de cette haute Cour de justice qui citera à sa barre tous les habitants de la terre, et jusqu'aux habitants des Cieux. « Ne savez-vous pas, disait saint » Paul aux Corinthiens, que nous jugerons les Anges ? » *Nescitis quoniàm Angelos judicabimus ?*

Or, si quelque jour l'un de ces esprits irréfléchis, dont le regard borné ne s'étend pas au-delà des horizons terrestres, venait vous dire qu'en sortant des rangs de la Magistrature, vous avez refusé à votre Corps, à votre pays, à la Religion elle-même, des services qu'ils étaient en droit d'attendre de vous, ne seriez-vous pas fondé à lui répondre comme l'Apôtre des Nations, qu'en sortant des rangs de la Magistrature de votre pays, vous avez prétendu à une judicature plus haute, vous avez aspiré à l'honneur de faire partie de cette Cour souveraine, qui embrassera dans sa juridiction sans limites, tout ce qui a vécu sur la terre et tout ce qui vit dans le Ciel, *nescitis quoniàm Angelos judicabimus ?*

Mais ce n'est point la seule promesse. Le divin Sauveur poursuit en ces termes : « Et quiconque aura quitté pour me suivre, » son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, son épouse, ses en» fants, sa maison et ses champs, celui-là recevra le centuple ici» bas et il possédera un jour la vie éternelle. » *centuplum accipiet, et vitam æternam possidèbit.*

Qui mieux que vous, mon cher frère, peut dire à J.-C. : Nous avons tout quitté pour vous suivre, *ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.* Ceux qui d'ordinaire vous imitent dans votre sacri-

fice, quittent le monde à l'un de ces âges de la vie où le bonheur est à l'état d'espérance, d'aspiration, trop souvent d'illusion. Pour vous, par une rare exception de la fortune, je devais dire de la Providence, le bonheur était devenu une réalité, une réalisation presque entière de vos aspirations et de vos vœux. Le jeune homme renonce à des affections auxquelles son cœur aspire, auxquelles le plus souvent il aurait vainement aspiré. Mais vous, dans l'âge mûr de la vie, vous sacrifiez des affections depuis longtemps conquises, solidement possédées, savourées dans tous leurs charmes. Le fils de famille renonce aux biens qu'un avenir incertain lui promet. Mais vous, cher frère, vous abandonnez des biens depuis longtemps possédés ; vous abandonnez avec eux ce prestige flatteur dont ils ont l'art de nous entourer ; ce bien-être, ces jouissances qu'ils nous procurent ; vous brisez violemment les attaches qui sont formées en nous par l'amour de la possession, cet amour passionné que l'âge ne fait qu'accroître, et qui pousse, dans le fond même de notre nature, de si profondes racines que le jeune homme dont l'Evangile nous a raconté la déplorable histoire ne sut pas les arracher de son cœur, alors qu'elles venaient à peine de s'y former. Le prétendant aux charges et aux honneurs qu'offre la vie publique, n'abandonne guère que ses prétentions à une élévation que les instabilités de la politique et les mille incidents de la vie ne lui permettront pas le plus souvent d'atteindre. Vous, au contraire, vous quittez la carrière quand vous l'avez arrosée de vos sueurs, quand vous n'avez plus qu'à en recueillir les fruits ; vous descendez la pente qui conduit aux honneurs, quand déjà vous en aviez presque atteint le sommet. Ah ! oui, assurément, nul autre que vous n'a plus de droit de dire en s'adressant au divin Maître : « Voilà que » nous avons tout quitté pour vous suivre, » *ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te :* mais nul autre, aussi, n'a plus le droit d'ajouter : « Quelle sera notre récompense ? » *Quid ergô erit nobis ?* Entendez-le, mon cher frère, de la bouche même du Fils de Dieu, votre récompense, ce sera le centuple ici-bas, et un

jour la vie éternelle, *qui non accipiat centiès tantùm, nunc, in tempore hoc, et in sæculo futuro vitam æternam.*

Que de richesses, mon cher frère, vont être déposées entre vos heureuses mains ! Vous recevrez les trésors de la grâce pour en disposer, non-seulement en votre faveur, mais encore en faveur de tous ceux que vous aimez — qui vous aiment — que vous ne cesserez d'aimer — comme ils ne cesseront de vous aimer eux-mêmes : vos chers enfants d'abord, puis, vos parents, vos amis, vos anciens collègues, vos confrères dans les œuvres de charité, vos pauvres, vos jeunes apprentis, l'Eglise votre mère, la France, votre malheureuse patrie, les âmes dont Dieu vous destine la conquête, en un mot tout ce qui est cher au cœur du père, de l'ami, du patriote, du chrétien et de l'apôtre.

Un jour viendra, mon bien cher frère — jour béni qui vous dédommagera amplement de votre sacrifice, jour mille fois heureux qui vous apportera en quelque façon les prémisses des récompenses éternelles — un jour viendra où vous recueillerez dans vos mains le sang de J.-C. et où vous le répandrez sur ces âmes. Et les promesses de la vie éternelle que vous avez recueillies pour vous-même, vous voudrez les partager avec elles.

« Quand un homme, dit sainte Thérèse, fait de constants » efforts pour arriver à la perfection, à mon avis, il ne va pas » seul au ciel. Il y mène à sa suite une troupe nombreuse, et, » comme à un vaillant capitaine, Dieu lui donne des soldats à » conduire. »

Que Dieu, mon bien cher frère, bénissant le sacrifice dont nous avons voulu être les témoins, fasse de vous le vaillant capitaine dont parle la grande sainte, et qu'une troupe nombreuse, conduite par vous dans le royaume de Dieu, y soit comme un éternel trophée et des victoires que vous avez déjà remportées sur vous-même et de celles que vous remporterez un jour sur l'ennemi de Dieu et du genre humain.

Ainsi soit-il.

R. P. DE BENGY.

III

LA VOCATION

SONNET

Ego elegi vos.

On ne discute pas une vocation ;
La voix du Divin Maître est toujours la plus forte.
L'élu subit, d'En haut, l'invincible action
Et nous devons bénir la grâce qui l'emporte.

C'est Lui qui m'a choisi, dit, plein d'émotion,
Le magistrat d'hier, dont l'âme se sent morte
Au monde, et qui demain, Frère de la Passion,
Des Chevaliers du Christ aura grandi l'escorte.

Pour épouse, il aura la sainte pauvreté,
Et, dans un siècle où l'or est pris pour la fortune,
A le mépriser, lui mettra sa volupté ;

Et quand on vous proscrit, Moines, par lâcheté,
Avec les condamnés faisant sa part commune,
Il ira dans l'exil chanter la Liberté.

F. Rozat.

De Bilbao à Bordeaux, 9 mai 1881.

LE VOL DE L'AME

Exortum est in tenebris
Lumen rectis....

Le sacrifice est fait, et l'heure est consommée
Où, sous des traits nouveaux, cette âme bien-aimée,
Vient de nous apparaître, en la sérénité
D'un moine cheminant vers son éternité.
Tous les liens sont brisés.... Mais c'est encore le père
Qui regarde sa fille, en pensant à sa mère ;
C'est encore le fils, et le frère, et l'ami,
Souriant d'une lèvre arrêtée à demi
Dans son naïf essor, par la grâce sévère
D'une vertu qui sait la mesure de plaire,
Qui demeure aujourd'hui ce qu'elle était hier,
Qui n'est point négligée et qui n'a rien de fier,
Mais revêt, à nos yeux, la forme simple et bonne
D'un esprit qui se cache et d'un cœur qui se donne.
Son front de cinquante ans garde encore l'éclat
Que rehaussait en lui l'âme d'un magistrat.
Tel il portait la toge à ceinture de moire,
Tel il porte déjà le froc de bure noire.
Le culte vrai du juste a guidé tous ses pas;
Dieu vient de prononcer sur d'intimes débats,
Et celui qui jugeait comme un vieux casuiste
Sera, soyez-en sûr, un saint Passioniste.
Vous, qui ne l'avez pas de nos rangs vu sortir,
Croyez-en des témoins qui ne sauraient mentir ;
Croyez un magistrat, pauvre aussi volontaire,
Proscrit, qu'on ne saurait condamner à se taire,
Le témoin de sa vie et l'orateur béni
Qui nous a dit comment il a trouvé son nid.

L'Espagne pour un temps le ravit à la France ;
Mais l'Espagne avec lui nous garde une espérance.
C'est Dieu qui le lui prête, et Dieu nous le rendra,
Car le règne du mal en France périra.
Du péché c'est le sort. Celui de la justice
Est de rendre aux pécheurs Jésus encore propice.
O terre des héros, de la Vierge et des saints !
De larmes de bonheur, mes yeux sont encor pleins,
Lorsque d'un tel ami je pense aux destinées
Que protège le ciel delà les Pyrénées !

F. Rozat.

En route de Bilbao à Bordeaux, 9 mai 1881.

Bordeaux, 23 juillet 1881.

Mon cher Frère et ami,

Il m'est bien doux de vous appliquer pour la première fois dans une lettre ce titre de Frère, qui bientôt se transformera en celui de Père, plus doux encore et qui couronnera pour vous l'épreuve d'où vous devez sortir victorieux.

Merci du crucifix que le bon abbé Ezémar vient de me faire remettre de votre part. Une inscription de ma main conservera le nom du donateur et ma femme sait qu'il devra figurer sur mon cercueil avant le départ pour l'église de mes restes mortels.

Il n'y a rien là de triste pour le chrétien. Plus on connaît le monde et Dieu, plus on sent, plus on goûte le bonheur de tout faire sous le regard du Crucifix. *O crux ave spes unica !*

J'ai eu plusieurs fois de vos nouvelles toujours bonnes, je n'en doutais pas. Si, de mon côté, je ne vous ai pas donné signe de vie, c'est que je craignais de venir, avec les meilleures intentions, troubler cette solitude que s'est chargée de remplir pour vous la miséricorde du Divin Maître.

Mais, puisqu'une occasion m'est offerte de rompre le silenee, c'est de grand cœur que j'en profite pour vous prier d'abord d'offrir mes pieux hommages à M. votre Supérieur, au Père Maître des novices et au Père Pacifique, trois figures que je n'oublierai pas. Je vous prie aussi de recevoir la nouvelle expression de ma gratitude pour m'avoir associé aux grandes émotions du jour de votre prise d'habits et m'avoir fait connaître en détail ce couvent, où je puis vous suivre dans les exercices de votre vie religieuse.

Nos familles se recommandent à vos prières. Mon fils aîné, Henri, a fait sa première communion dans des dispositions qui nous ont vivement consolés. Edmond a goûté pour la troisième fois ce grand bonheur.

Nous comptons sur votre intercession pour la persévérance et la détermination des vocations, etc.

Nos patronages vous pleurent, mais ils vous aiment et comptent vous revoir. Bien des liens y sont brisés, qui ont besoin de se renouer pour que la vie reprenne son cours.

On sent partout l'effet des coups de la Révolution, à laquelle nous ne pouvons échapper que par un miracle.

J'ai foi que Dieu le fera.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

F. Rozat.

IV

UNE PROFESSION

CHEZ LES PASSIONNISTES DE DEÛSTO

LE FRÈRE JEAN-CHARLES DE SAINTE-ANNE

(M. ARMAND DE PICHARD DE LATOUR)

14 Mai 1882

Le vendredi 12 et le samedi 13 mai 1882, les trains de l'admirable chemin de fer de Miranda à Bilbao amenaient les parents et les amis de M. Armand de Pichard qui, répondant à son affectueuse invitation, venaient assister à la cérémonie de ses vœux.

Par une faveur toute spéciale — car il était en retraite — la plupart ont pu l'entrevoir samedi pendant quelques minutes et lui serrer la main. Il est grave, austère, mais résolu. Il nous donne rendez-vous pour le lendemain à quatre heures et demie du soir.

A cette heure, nous nous trouvons douze, assis aux pieds de la balustrade du chœur : à droite, sa digne fille et son gendre, M. le marquis de Carbonnier de Marzac; à gauche, quelques amis. Beaucoup ont été obligés de manquer à ce rendez-vous de la religion et de l'amitié et ont fait parvenir des lettres d'excuses et de regrets; une place surtout reste vide, c'est celle du généreux et infatigable compagnon de bonnes œuvres de notre cher Passionniste, du spirituel et charmant historiographe de la cérémonie du 8 mai 1881, ce regretté et si regrettable Ferdinand Rozat, qui, rappelé avant l'heure, est allé, nous l'espérons tous, recevoir la récompense d'une vie inachevée et déjà remplie.

La cour de Bordeaux est représentée par l'un de ses membres : c'est la famille judiciaire de M. de Pichard, qui a laissé dans cette grande compagnie de vifs et durables souvenirs d'estime, d'affection, et dont les ancêtres siégeaient déjà avec honneur au Parlement de Guienne.

Dans le chœur, on aperçoit la sympathique et angélique figure du R. P. de Brizuela, Carme déchaussé, que Bordeaux n'a pas oublié, et dont la présence fait songer au R. P. Xavier de Bengy et à son admirable sermon de prise d'Habit de l'année dernière.

Quatre heures et demie sonnent; l'orgue se fait entendre : tous les Passionnistes pénètrent dans le chœur et viennent, prêtres, frères et novices, se ranger devant deux bancs de bois placés des deux côtés de l'autel, le long des murs blanchis de leur pauvre chapelle.

Un coup de cloche retentit et une porte s'ouvre au fond de l'église. Le supérieur s'avance en chape blanche, assisté de deux acolytes en surplis; l'humble novice le suit vêtu de la robe de bure noire et du manteau : calme, recueilli, il marche avec une dignité modeste et franchit les degrés du sanctuaire à travers une foule expressive, mobile et agitée, de femmes et d'enfants espagnols. Le Supérieur s'asseoit du côté de l'épître, adossé à l'autel. Le frère Jean-Charles s'est agenouillé au milieu du chœur, pendant que l'officiant bénit le *signe sacré* de la congrégation des

Passionnistes que ces religieux portent sur leur robe et sur leur manteau.

Le P. Pacifique apparaît dans la chaire : le récipiendaire s'asseoit sur une chaise, regardant l'autel, à la place où il était agenouillé.

Le prédicateur a pris son texte dans saint Paul : « *Christo confixus sum cruci,* je suis crucifié sur la croix avec Jésus-Christ, » et il commente la mort, le martyre et le crucifiement résumés dans les trois vœux de *pauvreté*, de *chasteté* et d'*obéissance,* qui sont « les trois clous » qui vont désormais attacher notre saint ami à la croix qu'il a choisie pour son partage.

Rappelant tout ce que le frère Jean-Charles va quitter, le prédicateur s'écrie : Cet homme est riche, il a reçu en partage tous les dons de la naissance et de la fortune, il est libre de disposer de tous ses biens comme il le veut, et, dans un instant, il ne possèdera plus rien, pas même la goutte d'eau dont il ne pourra, sans permission, étancher sa soif, pas même son pauvre vêtement qu'il ne devra plus tenir que de l'aumône et de la charité ; mais, en échange il recevra — c'est le mystère de la vie de la croix — des trésors de vertu, de paix et de gloire.

Au lieu de l'orgueil qu'engendre la richesse, il connaîtra l'humilité, fille de la sainte pauvreté. Il suivra l'exemple d'un Dieu pauvre dans sa naissance, indigent pendant sa vie, mourant sur la croix, dénué, abandonné, mais ayant divinisé la Pauvreté. Aussi, soldats, généraux, princes, rois, populations entières s'en éprennent, et c'est par millions que se comptent les anachorètes et les moines voués à la pauvreté. On lui élève des basiliques et l'Eglise multiplie les inventions de son génie pour honorer cette vertu céleste.

L'orateur, retraçant les maux dérivant de la fortune, montre les ravages que font dans les Etats et les familles la cupidité, l'avarice et l'amour déréglé des biens de ce monde, *radix omnium malorum.*

Celui qui, au contraire, quitte tout, dit saint Jean Chrysos-

tôme, est supérieur à tous les princes de la terre ; il ne craint rien et n'a rien à craindre.

« La pauvreté vous tend la main, mon bien cher frère; prenez-la pour compagne et pour épouse, vous serez riche en vertu, couronné de gloire, enivré de paix : *Quasi nihil habentes et omnia possidentes*. »

Le deuxième vœu est plus crucifiant encore : si le vœu de *pauvreté* consiste dans l'abandon des biens extérieurs, c'est à des biens qui sont à nous, à nos sens, à notre corps qu'il faut renoncer par le vœu de *chasteté*. Il faut se priver des plaisirs même les plus légitimes et les plus licites ; « vivre dans le corps sans le corps, » comme parle saint Jérôme ; n'avoir de commerce et de liaison avec les créatures qu'en Dieu et pour Dieu ; châtier son corps et le réduire en perpétuelle servitude. — Et pourquoi ? — Pour engendrer, par ce martyre et cette mort de tous les instants, les délices d'une vie supérieure, contempler librement la Vérité et s'en rassasier. C'est de cette école que sont sortis les plus grands génies de la Vérité. C'est ainsi que l'homme entre en possession du premier de tous les biens, de Dieu lui-même. L'âme chaste est un ange, bien plus, c'est quelque chose de Dieu lui-même : c'est le sanctuaire de la divinité.

Enfin, l'*obéissance* est le fondement, la puissance, l'âme de la vie religieuse. En crucifiant sa volonté, l'homme se crucifie tout entier ; c'est un sacrifice terrible qui fait frémir l'orgueil; c'est l'anéantissement de l'égoïsme : il y faut de l'héroïsme.

Mais est-ce là de l'esclavage ? Véritablement non.

S'il y a des esclaves dans le monde, il n'y en a pas dans le cloître.

Si le mondain est trop souvent esclave de l'or, de la vengeance, du respect humain, et de cette passion dont le nom même est banni de la chaire chrétienne, l'obéissance du religieux n'est que la soumission de la chair à l'esprit de Dieu. Ce n'est pas une obéissance de crainte, mais une obéissance d'amour et d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Et maintenant, mon bien cher frère, dit en terminant l'orateur, montez d'un pas ferme sur votre calvaire, présentez résolument votre cœur au glaive de l'amour divin, offrez-vous courageusement à ce coup mortel qui, en tuant le vieil homme, vous assurera une vie nouvelle plus heureuse que celle que vous quittez, vie pleine de paix, de gloire et d'espérances immortelles !

» Et vous, parents et amis qui l'assistez de votre présence et de vos prières, ne frémissez pas à la vue du drap mortuaire sur lequel il va s'étendre au son lugubre des cloches qui vont sonner le glas funèbre ; ne pleurez pas, mais imitez-le. Détachez-vous de cœur et d'affection des biens de la terre, dévouez-vous, fuyez le péché et les compagnies dangereuses, mortifiez vos sens et votre chair, rompez avec les vanités du siècle, rappelez-vous les promesses de votre baptême et soyez-y fidèles. Qu'importe à l'homme de posséder le monde, s'il vient à perdre son âme.

» O mon Dieu ! acceptez le sacrifice de cet homme généreux, de cette âme qui veut mourir, s'unir à votre Passion, être crucifiée avec vous sur votre croix ! Acceptez-le, et qu'il soit pour lui le principe d'une vie nouvelle et d'un bonheur éternel ! »

Le sermon est fini : les religieux entonnent le *Veni Creator,* pendant que l'un d'eux étend devant l'autel un drap mortuaire. A un signe, la noble victime s'y couche et reste prosternée pendant qu'un diacre en aube avec une étole violette lit à voix basse la *Passion* selon saint Jean.

Arrivé à ces mots : *tradidit spiritum,* le frère Jean-Charles se relève, s'agenouille aux pieds du supérieur resté assis devant l'autel, et, les mains dans ses mains, récite d'une voix claire, lente et solennelle, la formule des vœux simples de *pauvreté*, de *chasteté* et d'*obéissance* [1].

---

[1] Voici la formule de ces vœux :

« Ego, frater Joannes-Carolus de Sancta-Anna voveo et promitto, voto et promissione simplice, Deo omnipotenti, Beatæ Mariæ semper Virgini, totique Curiæ Cœlesti, ac tibi Pater : *paupertatem*, *castita-*

Il y joint l'engagement de se dévouer de toutes ses forces à propager le culte de la Passion de Notre-Seigneur.

Le Supérieur lui répond :

« Et moi, de la part de Dieu, si vous observez fidèlement les engagements que vous venez de prendre, je vous promets la vie éternelle. »

Et il l'embrasse.

Puis il lui pose sur l'épaule droite une croix de bois noir en disant :

« Acceptez, mon frère bien-aimé, la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; renoncez-vous vous-même, afin d'avoir part avec Lui à la vie éternelle. »

Lui plaçant ensuite une couronne d'épines sur la tête, il ajoute :

« Recevez, frère bien-aimé, la couronne d'épines du Christ ; humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, et en son nom, soyez soumis à toute créature. »

Il lui attache enfin sur la poitrine le manteau et les insignes de leur Ordre, le chiffre du Christ et les trois Clous de sa Passion.

Le chœur entonne alors le Psaume CXXXII : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ;* » puis la procession, formée de tous les Passionnistes, croix et flambeaux en tête, fait le tour de la chapelle en chantant le Psaume CXLVIII ; « *Laudate Dominum de cœlis.* » Notre héroïque novice marche le dernier, portant la croix sur l'épaule droite et la couronne d'épines sur la tête.

---

tem et *obedientiam,* insuper et studium promovendi pro viribus in Fidelium cordibus devotionem Dominicæ Passionis, juxta Regulas et Constitutiones Congregationis Clericorum Excalceatorum sub invocatione Sanctæ Crucis et Passionis Domini nostri Jesu Christi. Amen.

» *Sacerdos, Professionem recipiens, respondeat :*

» Et ego, ex parte Dei, si hæc plene observaveris, promitto tibi vitam æternam. Amen. »

Tous les cœurs se serrent et les yeux se remplissent de larmes; lui seul, plein de grandeur dans son humilité, de dignité dans son sacrifice, s'avance l'âme haute et le front serein... Involontairement ces admirables paroles du P. Lacordaire reviennent à l'esprit.

« Il y a un homme mort et enseveli... dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que de l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent, chaque jour, de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations ! Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! »

La procession rentre au chœur à travers les flots pressés de cette population espagnole dont la vivacité et la mobilité des impressions forme un contraste étrange avec la solennelle tristesse de cette émouvante cérémonie.

Le nouveau profès, pendant les dernières oraisons, dépose sa croix et sa couronne d'épines, et va humblement s'agenouiller au milieu de ses frères. L'officiant bénit solennellement l'assistance. Puis quelques chants et oraisons suivis de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Tout est consommé.

Quelques instants après, sa famille et ses amis attendaient, dans le parloir du couvent de Deusto, le héros de cette fête

religieuse. Il arrive bientôt et se jette dans les bras de sa noble fille qui s'est montrée digne de lui, dans ce grand jour, par la virile et chrétienne énergie avec laquelle elle a su dominer les émotions qui agitaient son âme.

Le Frère Jean-Charles de Sainte-Anne vient alors à nous, et, avec une grâce et une aisance charmantes, il adresse à chacun un mot aimable, une parole venant du cœur. On sent, en le voyant, que Dieu se donne véritablement dans la mesure où l'on se donne à Lui.

L'homme du monde, le magistrat, le membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, le zélé président des patronages se retrouve à l'heure solennelle des adieux, et c'est avec une insistance d'une pénétrante douceur qu'il nous charge de ses meilleurs et de ses plus tendres souvenirs pour tous ses collègues de la Cour, ses confrères des conférences de Bordeaux, ses chers patronnés, tous ceux qu'il a connus et aimés.

Une légère collation est servie : il prend un verre, y trempe les lèvres et répond à la santé que tous nous lui portons du fond du cœur.

Il faut enfin se séparer. Il nous presse les mains avec un redoublement d'affection. Nous nous éloignons profondément émus, mais réconfortés et consolés par ce calme souriant, cette sérénité surhumaine, signes certains d'une vocation véritable, d'un sacrifice généreusement offert à Dieu, accepté et béni par Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Il y a donc encore des saints sur cette terre. Et, en vérité, cela fait du bien à l'âme d'en rencontrer un sur son chemin.

Fabre de la Bénodière.

SERMON

DU R. P. PACIFIQUE

POUR

la profession religieuse du Frère JEAN-CHARLES DE SAINTE-ANNE.

(MONSIEUR ARMAND DE PICHARD)

Christo confixus sum cruci.
Je suis crucifié avec Jésus-Christ.
(Saint Paul, aux Galates, 2, 19).

MES FRÈRES,

L'état religieux est trop conforme à l'esprit de l'Evangile pour ne pas être en butte aux mépris, aux injures et aux persécutions du monde. Ce saint état a été attaqué dès son origine, au temps même des Apôtres, où l'Eglise tout entière ne formait, en quelque sorte, qu'une seule communauté religieuse. Il a été attaqué depuis le temps de saint Jean Chrysostôme jusqu'au temps de saint Thomas et de saint Bonaventure, et depuis l'époque de saint François et de saint Dominique jusqu'à nos jours. Il n'y a pas longtemps, dans un pays voisin de celui où nous sommes, chez une nation catholique qui s'appelle avec raison le royaume de Marie, et la fille aînée de l'Église, les portes des couvents ont été brisées à coup de hache, les personnes engagées dans ce sublime état ont été arrachées à leurs pieux asiles, jetées

sans pitié dans la rue et désignées à la haine publique. Elles n'avaient et n'ont plus, suivant l'expression de l'Evangile, où reposer leurs têtes. C'est l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : « Ceux qui veulent vivre pieusement en J.-C. souffriront persécution. » Mais quels que soient à cet égard les préjugés du monde, ces paroles du Sauveur trouveront toujours un écho puissant dans les âmes fidèles : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce qui vous appartient et donnez-en le prix aux pauvres, venez et suivez-moi ! » Oui, malgré les aveugles anathèmes du monde, on répond à ces paroles de tous les points de la terre, et voici un homme que vous connaissez, un homme qui les a bien comprises, puisque après une année d'épreuves, il est prêt à s'immoler, il est impatient d'être crucifié avec Jésus-Christ, afin de pouvoir dire, comme l'apôtre, comme Paul de la Croix, comme tous les saints religieux de tous les siècles et de tous les ordres : « *Christo confixus sum cruci.* »

La cérémonie de ce jour, M. F., pourrait donc ressembler à une cérémonie lugubre, à une scène de douleur, puisqu'elle ne vous offre rien autre chose qu'un homme qui va mourri, et mourir de la mort de la croix. Cet instrument d'ignominie qu'il va porter sur ses épaules, cette couronne d'épines qui va ceindre son front, ce cœur déchiré et transpercé qui va, pour ainsi dire, remplacer son propre cœur, tout est déjà prêt pour son immolation. Mais si cette immolation, si cette mort ne peuvent point exister sans être précédées d'une sorte d'agonie, elles sont en retour suivies d'une telle paix, d'un tel bonheur que ceux-là seuls peuvent les apprécier qui en ont goûté la douceur. Non, mon cher Confrère, je ne vous cacherai point tout ce que votre sacrifice a de redoutable ; mais, néanmoins, je vous encouragerai à l'accomplir, en vous mettant sous les yeux les biens immenses qu'il vous apporte.

(Invoquons les lumières du Saint-Esprit, etc.).

J'ai déjà prononcé devant vous, M. F., les noms de sacrifice, de crucifiement, de mort. La profession religieuse, en effet, est un sacrifice, un crucifiement, une mort, selon quelques Pères de l'Eglise. Ce n'est, sans doute, qu'un sacrifice spirituel, une

mort mystique, mais il n'est pas moins vrai de dire que c'est un sacrifice douloureux, une mort qui, sans atteindre le corps, atteint ce qu'il y a de plus sensible et de plus intime dans l'homme, ses sentiments, sa volonté, son intelligence, son âme tout entière. Les trois vœux qui constituent le fond de la vie religieuse sont comme les trois clous qui servent à ce crucifiement, à ce supplice figuré. Le vœu de pauvreté attache à la croix l'esprit de cupidité, le vœu de chasteté y attache les sens et la concupiscence, le vœu d'obéissance la raison et la volonté. Et pour parler d'abord du vœu de pauvreté, c'est par ce vœu que l'homme fidèle monte sur la croix, dénué de tout, et qu'il meurt même à toute espérance de posséder jamais un bien terrestre. Cet homme que vous voyez dans le sanctuaire, à l'heure qu'il est, est riche encore, il possède des maisons, des biens ; il peut vendre, acheter, échanger, donner ; mais dans quelques instants il sera dépouillé de toute propriété, au point de ne pouvoir disposer d'une seule obole, ni rafraîchir d'une seule goutte d'eau ses lèvres altérées, sans la permission de son supérieur. Ni le toît qu'il habite, ni le vêtement qui le couvre, ni la nourriture qu'il prend, rien ne lui appartiendra en propre. Il recevra tout comme un don, comme une véritable aumône. Quel renoncement, M. F. ! N'est-ce pas là une humiliation profonde et une douloureuse privation ? Mais admirez le mystère de la vie dans la mort, admirez comment la cupidité de l'homme, éteinte désormais par le vœu de pauvreté, enfante une vie nouvelle, vie féconde en véritables richesses de vertus, richesses de gloire, richesses de paix. Richesses de vertus : je ne dirai ici qu'un seul mot. L'abondance des biens terrestres engendre ordinairement l'orgueil, et l'orgueil est le père de tous les vices. Un homme orgueilleux est synonyme d'homme vicieux. Par la raison des contraires, le renoncement à ces biens doit engendrer l'humilité, et l'humilité, selon saint Grégoire-le-Grand, est la mère et la gardienne de toutes les vertus. Richesses de gloire : la gloire suit la vertu, comme l'ombre suit le corps. Avant la rédemption, la pauvreté était en horreur parmi les hommes. Pendant le règne de l'idolâtrie, tout avait été divinisé, excepté la pauvreté. Elle seule n'avait ni adorateurs, ni encens, ni autel. Mais après la

rédemption, sous le règne de la vérité, lorsqu'on a vu un Dieu tout puissant naître d'une femme du peuple, vivre dans la douleur et dans les larmes, souffrir les privations du pauvre, au point de ne pas avoir où reposer sa tête divine, mourir attaché à une croix, dénué de tout, abandonné de tous, ah ! M. F., alors la pauvreté a été élevée au plus haut degré d'honneur, elle est devenue une chose céleste, divine. De l'occident à l'orient, dans tous les siècles, depuis la fondation de l'Eglise, la pauvreté a compté sous ses drapeaux des soldats généreux, des princes illustres, des rois puissants, et, devant ses autels, des populations prosternées pour l'honorer dans les apôtres, dans les anachorètes et dans tous les grands saints que donnèrent au ciel les ordres religieux. Qui saurait compter ici toutes les superbes basiliques, toutes les splendides cathédrales, tous les riches autels que la munificence et la piété chrétienne ont élevés pour honorer la pauvreté évangélique ! Qui pourrait vous dire tout ce que l'Eglise a fait en faveur des pauvres volontaires de Jésus-Christ ? Tout ce que je vous dirai, c'est que toutes ses grâces, toutes ses faveurs de choix, tous ses priviléges ont été, sont et seront toujours pour ceux qui ont tout abandonné pour suivre Jésus-Christ pauvre. La pauvreté recèle donc des richesses de vertus, des richesses de gloire, et ajoutons des richesses de paix.

La soif de l'or, vous le savez bien, M. F., cette cupidité insatiable qui dévore les partisans passionnés de la fortune, est une source intarissable de sollicitudes, d'agitations, de querelles, de luttes, de guerre et de sang. Examinez, M. F., tous les maux qui inondent la terre, considérez ces luttes sanglantes qui portent le deuil et la consternation dans les familles, dans les provinces et dans les états. Considérez ces renversements de trônes, ces changements de dynasties, ces diversités d'opinions politiques entre les habitants du même pays, entre les enfants du même père. Eh bien ! d'où viennent tous ces maux ? Ah ! n'en cherchons pas ailleurs la cause ! La cupidité qui ronge le cœur des mondains est la source empoisonnée de tous ces maux. L'Esprit saint l'a dit, et sa parole est la vérité même : « *Radix omnium malorum est cupiditas.* » La pauvreté évangélique dessèche jusque dans son fond cette source empoisonnée et fatale. Elle

étouffe ce genre de maux innombrables jusque dans sa première fermentation. Le pauvre d'esprit, en effet, n'a rien, ne cherche rien, ne demande rien, ne désire rien, et se contente de ce que la Providence lui donne. Comment donc la pauvreté évangélique n'apporterait-elle pas des richesses de paix ? Qu'est-ce donc qui pourrait troubler un religieux fidèle à son vœu de pauvreté ? « Celui qui a tout quitté, dit saint Jean Chrysostôme, est supérieur aux princes et aux empereurs. Il est plus tranquille, sa joie est plus réelle, ses plaisirs plus purs, ses espérances plus certaines. Rien ne le trouble, rien ne l'émeut, il ne craint rien, et il n'a rien à craindre. Le religieux, ajoute le saint docteur, placé comme sur un roc élevé, et inaccessible aux tempêtes de la vie mondaine, porte ses regards sur la vaste étendue des flots en courroux. Du sommet où il est tranquillement assis, il contemple en sécurité la multitude des naufragés ; il voit les uns abîmés tout-à-coup dans les flots, les autres brisés contre les écueils, d'autres entraînés par le courant, d'autres saisissant un débris du vaisseau fracassé, et luttant avec des efforts désespérés contre la fureur de la tempête. » Ils n'entendent de tous côtés que les plaintes, les gémissements profonds des cœurs oppressés. L'un, dit un grand évêque, est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis longues années et met sa patience à bout. L'autre souffre dans ses charges des dégoûts et des désagréments. Celui-ci perd, celui-là craint de perdre ; cet autre n'a pas assez ; il est dans un état violent. En un mot, sur la surface de la mer orageuse du monde, il ne voit que la désolation, le désespoir et la mort ; et lui, plein de reconnaissance à ce spectacle, lève les yeux vers le ciel, et bénit la bonté divine qui l'a préservé d'un sort si malheureux. C'est ce que vous devez faire, mon cher Confrère, non-seulement aujourd'hui, mais tous les jours de votre vie. La pauvreté vous tend la main ; elle devient la compagne de votre pèlerinage ; pourquoi ne dirai-je pas l'épouse choisie de votre cœur ? Ne quittez donc jamais cette compagne fidèle, aimez inviolablement cette épouse. Elle s'approche de vous sans ornements, le visage austère, le front couronné d'épines, la main rude et armée de la croix, mais combien la dot qu'elle vous apporte est grande, glorieuse, divine ! Avec elle vous

deviendrez riche en vertus, vous serez couronné de gloire, et votre paix sera inaltérable. Avec la pauvreté, vous serez associé à ces hommes dont parle l'apôtre, qui vivent comme s'ils n'avaient rien, et qui cependant possèdent tout, *tanquam nihil habentes*... à ces hommes à qui le même apôtre a dit : Tout est à vous, le monde, les choses présentes et les futures, *sive mundus, sive præsentia, sive futura, omnia vestra sunt*... à ces hommes enfin à qui non plus l'apôtre, mais le Dieu des apôtres, a formellement promis qu'un jour ils seront assis sur douze trônes prou juger les douze tribus d'Israël... *sedebitis... judicantes duodecim tribus Israël.* Heureuse pauvreté, que d'honneurs, que de bénédictions tu apportes à l'âme religieuse !

Ce fervent novice va être attaché à la croix de Jésus-Christ ; il va mourir, non-seulement par le vœu de pauvreté, mais aussi par celui plus crucifiant encore de chasteté. Je dis plus crucifiant, parce que par le vœu de pauvreté on renonce seulement à l'or, à l'argent, aux biens extérieurs, tandis que le vœu de chasteté porte ses coups sur des biens qui sont en nous, qui font partie de notre être, sur notre cœur, sur nos sens. Faire vœu de chasteté, ce n'est pas seulement se priver volontairement de tous les plaisirs des sens, fussent-ils d'ailleurs permis et licites, c'est encore, dit saint Jérôme, vivre sans le corps dans le corps même, *in corpore vivere sine corpore ;* c'est n'avoir plus aucune part à ses inclinations; c'est s'interdire avec la créature tout commerce et toute liaison, toute amitié qui ne se rapporte pas à Dieu ; faire vœu de chasteté, c'est mourir à soi-même, au monde et à la chair, s'attacher tout vivant à la croix de Jésus-Christ pour dire avec l'apôtre : *mihi mundus crucifixus est, et ego mundo ;* c'est enfin châtier son corps, chaque jour, le soumettre aux mortifications, aux humiliations, aux disciplines, aux jeûnes, aux veilles continuelles, et tout cela pour prévenir ou réprimer les révoltes de la nature viciée et conserver son corps et son âme purs et sans tache aux yeux de Dieu Tout cela n'est-il pas terrible, n'est-ce pas une mort de tous les instants ? Qui pourrait en douter ? Mais voyons encore ici les secrets de la grâce et les merveilles de la croix. Voyons la mort enfanter la vie. Oui, cette mort mystique du corps et des sens engendre une vie nouvelle,

vie de pures et ineffables délices : délices de l'esprit, délices du cœur. Les délices de l'esprit se trouvent dans la contemplation de la vérité. La vérité, a dit un philosophe, est le pain de l'âme. Ce n'est pas assez, la vérité est la vie, ou plutôt le festin, le bonheur de l'âme intelligente. Evidemment pour participer à ce bonheur, pour être admis à ce festin, pour jouir de cette vie, il faut que l'homme s'élève au-dessus de la vie des sens, au-dessus de la vie animale, au-dessus de la vie de la brute. Mais où trouverons-nous cet homme ? Nous ne le rencontrerons pas dans les palais consacrés au plaisir, ni dans les fêtes enivrantes, mais dans les humbles et savantes écoles instituées par l'Eglise, par cette épouse sans rides et sans tache, à qui l'époux parlant dans les cantiques sacrés adresse ces paroles parfumées de pureté céleste : « Ma bien-aimée, vous êtes toute belle, vous êtes exempte de toute souillure. » Oui, c'est à cette école que l'homme, séparé des soucis nombreux de la famille, élevé au-dessus des exigences des sens, contemple à souhait la vérité, et boit à longs traits dans le fleuve des délices ineffables, qui coule du sein de Dieu, vérité éternelle et source de toute vérité créée. C'est de cette école que sont sortis les Ambroise, les Chrysostôme, les Jérôme et les Bernard. C'est là qu'ont été formées les Gertrude, les Catherine de Sienne, les Thérèse de Jésus et toute la génération de ces âmes virginales, qui suivent l'Agneau partout où il va, et sur lesquels l'Esprit saint repose des regards d'amour et de tendre complaisance : *O ! quàm pulchra est casta generatiô !*

Mais cette race privilégiée ne jouit pas seulement des pures délices de la vérité. Elle jouit aussi des joies incomparables du cœur, qu'on goûte dans la possession d'un grand bien. Et quel est ce grand bien ? C'est l'immense, c'est l'infini, c'est Dieu. Rien n'est plus capable de nous unir à ce bien souverain que la mortification des sens, le crucifiement de la chair, que la chasteté en un mot. L'âme chaste est un ange ; plus encore, elle est quelque chose de Dieu-même. Dieu est tellement dans l'âme, et l'ame tellement abîmée en Dieu, que le Créateur et la créature ne forment pour ainsi dire qu'un seul esprit. L'âme chaste n'a donc pas besoin de demander au ciel et à la terre, avec saint Augustin, où est le Dieu après lequel elle soupire : *Ubi est Deus meus !* Elle

n'a pas besoin non plus, comme l'épouse des cantiques, de s'adresser aux gardiens de la cité pour savoir s'ils n'ont pas vu celui que chérit son âme. L'âme chaste n'a qu'à rentrer en elle-même. Elle est, comme le remarque saint Ambroise, le temple et le sanctuaire de Dieu, et une fois recueillie dans ce sanctuaire, une fois prosternée avec toutes ses puissances, dans le silence de l'admiration et de l'amour, devant son époux et son roi immortel, que se passe-t-il dans cette âme fortunée ? Ah ! il me semble l'entendre s'écrier avec le prophète : « Mon Dieu, vous changez la mort en une douce vie, vous changez mes gémissements en chants de joie, mes vêtements de deuil en habits de fête, et vous me couronnez de gloire, pour que je ne cesse pas de chanter vos miséricordes. J'ai trouvé, ajoute cette âme, toute absorbée dans l'amour de Dieu, celui que j'aime, je le possède et je ne le laisserai pas partir : « *Tenui eum, nec dimittam* ». Oui, l'âme chaste est en Dieu, elle possède Dieu dans cette vie, et elle le possèdera éternellement dans l'autre. Quelle vie, M. F., quelle joie, quelles délices ! Y a-t-il rien, je vous le demande, de comparable dans les plaisirs du monde, dans les satisfactions grossières des sens ?

Mais venons enfin au dernier sacrifice, à celui qui complète la vie religieuse, qui en est le fondement, la puissance, l'âme : je veux dire le vœu d'obéissance. Par ce vœu, ce ne sont plus les sens et la convoitise de la chair qui sont crucifiés ; c'est la volonté, ce bien intérieur auquel nous tenons le plus, c'est l'homme tout entier. Terrible sacrifice qui fait frémir d'épouvante notre orgueil, et jette dans le trouble le vieil homme, l'homme du péché, l'enfant de la corruption. Faire vœu d'obéissance, c'est promettre de ne jamais suivre sa volonté, et de faire toujours la volonté d'autrui. C est se rendre esclave, toute sa vie, de toutes les volontés, et, disons-le, quelquefois des exigences d'une personne bien intentionnée, mais qui n'est pas à l'abri des erreurs, ni impeccable dans ses actions. Encore si on ne se soumettait qu'à un seul supérieur, à un supérieur de son choix, à uu homme sage, prudent, éclairé. Mais non, celui qui fait vœu d'obéissance ne se livre pas, pieds et mains liés, comme une victime, à un seul supérieur ; il s'abandonne avec la même

indifférence à tous ceux qui, dans la suite, pourront être élevés à cette dignité, qu'ils soient savants ou ignorants, affables ou chagrins, colères ou modérés, c'est à tous que le religieux s'oblige à obéir jusqu'à la mort, sous peine de damnation éternelle. Si ce n'est pas là mourir, M. F., c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature, que l'agonie, que la mort même. Mais dans les angoisses de cette agonie s'élève l'homme dela grâce, et du sein de cette mort de la volonté, la liberté des enfants de Dieu prend son essor. On entend souvent, parmi les gens du monde, cette parole insensée : le religieux n'est qu'un égoïste. Il serait plus vrai de dire : non cela n'est pas de l'égoïsme, mais de l'héroïsme. On dit encore : le religieux n'est qu'un cerveau exalté. Dans son exaltation il va jusqu'à renoncer à sa propre liberté, et avec un esprit servile et abject, à se faire l'esclave d'un homme. Eh bien ! M. F., la sagesse du monde n'est que folie devant Dieu. Le monde n'entend rien aux mystères de la grâce et aux secrets de l'obéissance religieuse. Cette obéissance, en effet, bien loin de faire de nous des esclaves, nous fait naître, au contraire, à une vie nouvelle, à une vie de liberté véritable, de liberté parfaite. Non, ce n'est pas dans les couvents que sont les esclaves ; on les trouve dans le monde... Oui, les sectateurs de l'esprit du monde sont esclaves ; les uns de l'argeut, les autres de la vanité, d'autres de l'opinion publique, du respect humain, et souvent du péché et du péché le plus impitoyable dans sa domination. J'ose donc affirmer sans crainet que dans le monde il n'y a que des esclaves, et qu'il n'y a, à proprement parler, d'âmes véritablement libres que celles qui font vœu d'obéissance, et l'observent parfaitement. Car la vraie liberté du chrétien ne consiste pas à faire sa volonté propre, en tout et partout, à suivre ses passions et ses caprices, à faire le bien ou le mal. C'est là un défaut et non une perfectiou de notre liberté, comme l'enseigne la théologie. La vraie liberté consiste à savoir maîtriser ses passions, à savoir régler sa volonté conformément à la volonté de Dieu. Elle consiste à soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit à Dieu. Donc, en faisant vœu d'obéissance, le religieux ne renonce point à sa liberté ; il fait au contraire acte de parfaite liberté, puisqu'il soumet sa vo-

lonté à la volonté de Dieu, puisqu'il jure de ne faire que ce que Dieu veut ; et comme Dieu ne veut et ne peut vouloir que le bien, il promet de faire toujours le bien et de ne jamais consentir au mal. Par le vœu d'obéissance, le religieux brise la chaîne du monde et de la chair, il renonce à ce malheureux pouvoir que nous avons d'abuser de la liberté ; il se met, en quelque façon, dans l'impossibilité de pécher, et par conséquent, il perfectionne sa nature, il entre en possession de la vraie liberté des enfants de Dieu.

De plus, l'obéissance des religieux est une obéissance d'amour. Ce n'est pas la crainte, ce n'est pas la violence qui les assujétit à leur règle, qui les rend soumis à leur supérieur, qui les tient dans un état d'immolation et de sacrifice, c'est l'amour de Jésus-Christ, l'amour qui n'a pas besoin de contrainte pour agir, l'amour qui ne connaît pas la crainte, *vera charitas foras mittit timorem*. Il suit de là que cette liberté est parfaite et qu'elle est revêtue d'une sorte de toute-puissance. Où trouver, en effet, une puissance plus forte, plus généreuse, plus invincible que l'amour. L'amour, dit l'Ecriture sainte, est plus fort que la mort, *fortis ut mors dilectio*. Le feu de l'amour est aussi violent que celui de l'enfer, *dura ut infernus æmulatio*. Les flammes de l'amour sont inextinguibles. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem*. De quoi n'est pas capable une âme embrasée de ces flammes ? Quelle force pourrait la réprimer dans ses élans ? Quelle barrière l'arrêter dans ses transports ? Brûlant de la divine charité, soumise avec un respect sans bornes à la volonté de Dieu, cette âme s'écrie en présence des tyrans, à la menace de l'exil et de la confiscation des biens, à l'aspect hideux de la mort elle-même : *Je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte*. Voilà, M. F., le secret de ces grands sacrifices qui étonnent le monde, et qui se renouvellent tous les jours dans le sein de l'Église catholique. Voilà ce qui porte nos frères et nos sœurs à abandonner le foyer domestique, pour consacrer leur existence au service de l'enfance délaissée et de la vieillesse sans asile, dans les hôpitaux, dans les prisons... Voilà ce qui les détermine à dire un éternel adieu au ciel toujours beau de leur pays natal, à traverser les mers, à s'exposer à tous les dangers et à la mort même, pour

porter le flambeau de la vérité aux peuples des extrémités du globe. Heureux donc, et mille fois heureux, mon cher Confrère, vous qui avez compris ces grandes vérités. Le monde persistera peut-être à ne voir dans votre vocation qu'une folie, qu'une dégradation de la liberté humaine, qu'un esclavage... Mais laissez parler le monde... il ne sait pas bien ce qu'il dit. Vous sacrifiez, en apparence, votre liberté par le vœu d'obéissance, mais c'est par la même que vous vous mettez en possession de la parfaite indépendance des âmes d'élite. Ce vœu vous dégage de cette maudite captivité des mondains, qui ont autant de tyrans qu'ils ont de passions auxquelles ils obéissent. Vous secouez heureusement ce dur esclavage des jugements, des réflexions, des critiques, qui fait gémir tous les jours les personnes du monde. Vous entrez en possession d'une sainte liberté de pratiquer hautement la vertu par état, sans crainte de l'insulte, des railleries, des reproches ; enfin, pour parler le langage des livres saints, ces liens, ces chaînes, cet esclavage, auxquels vous vous soumettez aujourd'hui pour Jésus-Christ, serviront à vous défendre, à vous fortifier et à vous couronner de gloire, *et erunt tibi compedes ejus in perfectionem fortitudinis et bases virtutis*. (Eccl. 6.)

Cependant, mon cher Confrère, il me reste à vous parler d'un quatrième vœu, que vous allez faire aussi, tout-à l'heure, et auquel j'obéis moi-même en ce moment. Vous le connaissez et je me contenterai de vous en dire seulement un mot. Par les trois premiers vœux vous deviendrez religieux, et par le quatrième, vous acquerrez le caractère propre du Passioniste. Ce vœu consiste dans l'engagement sacré de propager dans le monde, par la prière, par l'apostolat et par les œuvres, le souvenir de la Passion de N. S. J.-C. Vous allez donc vous obliger par un lien perpétuel à proposer sans cesse aux méditations des fidèles le sublime mystère du salut de l'homme par la croix du divin Rédempteur. C'est la parole de saint Paul devenue la devise de prédilection de saint Paul de la Croix : « *Nos autem predicamus Christum crucifixum*. » Que tous vos efforts tendent désormais à répandre dans les âmes le culte de Jésus crucifié, et cette particulière dévotion qui a pour objet ses plaies sacrées et son cœur transpercé.

Mais pour accomplir avec perfection ce quatrième vœu, vous devez entretenir dans votre cœur un vif et ardent amour pour Jésus-Christ immolé, vous devez ressentir un vrai désir d'aimer tous les jours davantage ce Dieu du calvaire, le visiter souvent dans le triste jardin de Gethsemani, le suivre devant les tribunaux de Jérusalem, dans la voie douloureuse et jusqu'au sommet du Golgotha, et là, sur cette montagne sainte, établir votre demeure.

Oui, M. F., la demeure d'un religieux Passioniste ne devrait être autre que le calvaire pour contempler son Dieu expirant, son Dieu couvert de plaies, son Dieu qui meurt dans l'abandon du ciel et de la terre. L'apôtre des Nations, écrivant aux Hébreux, leur disait : « *recogitate eum qui talem sustinuit adversum semetipsum contradictionem* » (Hebr. 12, 3.) Considérez, M. F., la force de mot inspiré. L'apôtre ne se contente pas de dire simplement: pensez à Jésus crucifié, mais il nous dit : pensez et pensez encore, et pensez toujours à ce Christ qui s'est livré entre les mains des pécheurs, pour se laisser crucifier dans le but de nous sauver. Or, si ces paroles, si ce précepte regardent généralement tous les chrétiens, puisque le Christ est mort pour tous, ne faut-il pas y voir un appel plus direct au religieux Passioniste qui fait profession de vivre aux pieds de la croix pour recueillir les paroles, les soupirs, le sang de l'homme-Dieu, afin de s'en nourrir, de s'en laisser pénétrer, et de devenir ainsi, en quelque sorte, un autre Christ souffrant, un autre Christ crucifié ? Un religieux Passioniste pourrait-il ne pas toujours penser à celui qui a donné pour les hommes jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux ?

Si vous êtes fidèle, M. F., à cette méditation, vous ne tarderez pas à ressentir pour Jésus-Christ crucifié cette ferveur de la charité qui ne demande autre chose que Jésus-Christ lui-même, puisque, comme dit saint Bonaventure, la considération des souffrances d'un Dieu, élève notre nature si fragile au-dessus d'elle-même, la transforme en quelque sorte, jusqu'à imprimer en elle la ressemblance des anges, et celle de Dieu lui-même. Alors seulement vous porterez dans votre âme et dans votre corps les stigmates de Jésus-Christ, et vous pourrez dire avec l'apô-

tre : « *Christo confixus sum cruci*, je suis crucifié avec Jésus-Christ. Alors seulement vous imprimerez ces stigmates glorieux dans le cœur des fidèles pour leur salut et pour le vôtre !

Tel est le sens du quatrième vœu qui élève les Passionistes au sublime apostolat de la croix.

Courage donc, victime volontaire, courage âme prédestinée, achevez le sacrifice que vous avez si généreusement commencé. Montez d'un pas ferme au calvaire, et là découvrez votre cœur aux traits de l'amour divin, *nuda pectus tuum divino amori* !

Présentez résolument votre cœur à cet aimable tyran. Ne craignez pas le coup mortel qu'il va vous porter, puisque cette mort que vous souffrez librement pour Jesus-Christ produira en vous une vie nouvelle, vie mille fois plus heureuse que celle que vous quittez, puisqu'elle vous procure des biens plus précieux, des plaisirs plus parfaits, une liberté plus entière et plus sûre.

Et vous, chrétiens fidèles, qui assistez à cette pieuse cérémonie, ne pleurez pas, ne frémissez pas, en voyant cet homme étendu sur le drap mortuaire, en entendant les cloches sonner le glas funèbre, en le voyant volontairement mourir au monde et à ses biens, aux sens et aux plaisirs, à sa volonté et à ses caprices. Non, ne pleurez pas, vous devez, au contraire, imiter son exemple. Sans doute, vous n'êtes pas obligé de l'imiter en abandonnant de fait votre place dans la société, mais vous devez le suivre en vous séparant du monde par l'esprit et par le cœur ; vous devez l'imiter en pratiquant les vertus du christianisme, en observant les lois de Dieu et de son Église, en remplissant avec exactitude les devoirs de votre état, en vous éloignant des occasions, des réunions ou des sociétés dangereuses, en foulant aux pieds le respeet humain, qui n'est le plus souvent qu'un obstacle fantastique dans la voie qui conduit à la pratique du bien. Vous devez l'imiter en travaillant énergiquement au salut de votre âme, en méditant sans cesse cette grande et importante vérité de l'évangile : « *quid prodest homini si mundum universum lucratur, animæ suæ detrimentum patiatur* (Math. 16, 26). Que sert à l'homme ds passer sa vie dans les joies, dans les plaisirs; que lui sert de posséder des richesses, des trésors; que lui sert d'occuper

de grandes charges, des emplois élevés dans l'état, d'établir ses enfants dans des positions opulentes, s'il ne leur donne en même temps une éducation chrétienne et de bons exemples ; que lui servirait, enfin, de gagner le monde entier, s'il venait à perdre son âme, et à se voir à tout jamais privé de la vision de Dieu ? *Quid prodest* ? *Quid prodest* ?

Au contraire, n'est-il pas utile à l'homme d'être pauvre, destitué de tout, banni, proscrit, voué aux malédictions, mis au ban des sociétés par le Dieu de ce siècle, le prince du monde qui domine aujourd'hui plus que jamais sur la terre, s'il a le bonheur, au bout de toutes ces souffrances, de conquérir le ciel, et de jouir éternellement de son Dieu ? Ne lui sert-il pas d'être humilié ici-bas, si les mépris soufferts avec résignation lui donnent des droits, imprescriptibles à la gloire des saints ?

Oui, méditez, M. F., cette grande vérité. Nous n'avons qu'une âme. Cette âme, une fois perdue, tout est perdu ; cette âme sauvée, tout est sauvé ! Que cette pensée, si digne de vos méditations, vous reste comme un souvenir de cette pieuse cérémonie, et vous accompagne jusqu'à la fin de vos jours.

Et maintenant, je reviens à vous, mon cher Confrère, et en votre nom, j'offre à Dieu votre sacrifice : Dieu de miséricorde, aimable sauveur de nos âmes, poussé par un vrai désir de vous plaire, ce chrétien se présente aux pieds de votre autel pour vous faire un sacrifice volontaire de sa vie. Oui, Seigneur, plein de vie comme il est, il veut mourir pour votre amour, pour votre gloire, afin de suivre les vestiges sacrés que vous avez tracés dans ce monde, il veut mourir pour ne plus vivre que pour vous-même. Bénissez, Seigneur, son sacrifice, acceptez-le comme un holocauste spirituel ; faites qu'il soit pour lui le commencement d'une vie de mérite et de grâce abondante en ce monde, et d'une vie de gloire et de bonheur éternel dans le ciel ! Amen.

24